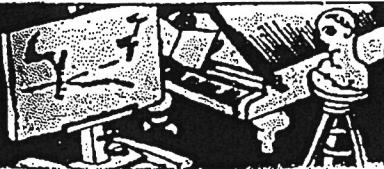


LES ARTS



« LE REVEIL », par COURBET

L'un des chefs-d'œuvre qui figurent à la très belle exposition ouverte à la Maison de la Culture

LE THÉÂTRE

UN THÉÂTRE ET DES FÊTES POUR LE PEUPLE

Dans doute, sur le plan de l'art, Jouhaux a raison : « Il n'y a pas de théâtre bourgeois et de théâtre populaire... mais seulement le bon et le mauvais théâtre ». Comment ignorer, cependant, les conditions économiques du spectacle ? Elles sont que les théâtres de Paris dans leur presque totalité, sont réservés à la clientèle qui paie le fauteuil vingt francs et au-dessus. Il ne s'agit plus de théâtre bourgeois, mais bien de théâtre pour bourgeois.

Or les grandes époques dramatiques, l'époque grecque, celle des mystères, celle des élisabéthains durent leur puissance à leur intime contact avec les foules. Loin du peuple, loin des vraies sources de vie, le théâtre s'éteint.

Il s'agit donc de porter au peuple le bon théâtre. C'est pour et par le peuple que le théâtre doit revivre.

Il faut commencer par construire dans la périphérie de vastes amphithéâtres, et par consacrer une grande scène de Paris à ces spectacles. Ils ramèneront au peuple le théâtre, qui n'aurait jamais dû partir. Il a déjà été établi dans ce sens plusieurs excellents projets qui doivent être mis en œuvre.

Partout, dans mes premiers efforts, malgré de déplorables conditions techniques, j'ai rencontré des publics sympathiques, avides d'art et de culture. Je suis sûr que le Front populaire, au pouvoir, fera tous ses efforts pour que le théâtre joue, dans la culture des masses, dans l'avènement des temps nouveaux, le rôle que lui attribuait Hugo.

C'est dans cet esprit — et avec cet esprit, — que nous préparons *Le Quatorze Juillet*, de Romain Rolland. Nous voudrions montrer, un premier exemple de spectacle collectif, auquel collaborent les meilleurs musiciens, des décorateurs, de choix et de nombreux et excellents comédiens professionnels — et aussi amateurs — tous animés du désir ardent de faire vivre, pour un immense public, une œuvre symbolique et généreuse.

J'aimerais que cet esprit présidât aux fêtes de l'Exposition de 1937. Elles devraient être l'occasion de donner au peuple de Paris, au peuple de France, de vrais grands spectacles de masses.

En plein air, ou dans de vastes enceintes comme le Vél' d'Hiv' ou même le Grand Palais, actuellement consacré uniquement aux fêtes élégantes, il faudrait (car le Théâtre avec ses 2.700 places est définitivement trop petit) réaliser dans l'enthousiasme quelques manifestations artistiques grandioses.

1937 doit être une date dans l'histoire des Arts et des Techniques. Par la renaissance du théâtre du peuple, par l'éclat de vastes fêtes pour tous, la France doit, à cette occasion, montrer le véritable sens et la signification profonde de son renouveau.

I'univers par ILINE

Mais alors dans un pays, un pays blessé presque mortellement, les travailleurs ont dit assez, assez de périr pour le profit d'on ne sait qui.

La révolution

LA MUSIQUE

QUESTION DE GOUT

Avant d'aborder la question *Répertoire*, je voudrais dire quelques mots du *Gout*. On me répondra qu'il dépend des individus, chacun étant libre d'avoir le sien. Lorsqu'il s'agit de jouer pour soi-même, soit ; mais ceux qui sont à la tête d'une association musicale (chorale, harmonie, société syphonique, émission de T.S.F., théâtre, etc...) ceux-là risqueront de faire œuvre malsaine si par leurs mauvais choix ils empoisonnent l'atmosphère. Et l'on ne peut s'en rapporter aux injonctions des fervents de la radio ou de tels spectacles, car ils ont souvent, trop souvent, le goût poussé. Exactement comme si, déshabitué de savoureux vins naturels, votre palais n'exige que mélanges frelatés, douceâtres et sans caractère. Une musique personnelle, sentie profondément par son auteur, ne manque pas de surprendre, et bien des auditeurs lui préfèrent les plus banales, les plus faibles pensées, — celles dont ils ont l'habitude. Il y a donc une première condition que je poserais au goût, c'est qu'on doit prendre la peine d'écouter avec attention, avec bienveillance : surtout quand l'œuvre paraît quelque peu étrange (l'histoire de l'art est faite d'incompréhensions, et pour moi, je ne prétends nullement avoir compris, d'emblée, toutes les choses nouvelles que j'entends).

Second point : ne pas craindre les musiques sérieuses, symphonies ou sonates « classiques » (anciennes ou modernes). Laissons à certains bourgeois le ridicule de proclamer : « Les classiques, c'est la barbe. Un peu de jazz, ça suffit bien. » — Certes, ces grands maîtres peuvent, dès l'abord, sembler « peu amusants » ; mais comme vous êtes récompensés de l'effort qui vous guide vers eux !

Ce disant — et voici le troisième point — je n'entends pas du tout partir en guerre contre des musiques plus légères. Nous ne devons rien mépriser à priori. Et surtout, il faut être sincères. Votre goût ne s'affirme qu'à cette condition, et non par la compétence artificielle que vous donnerait la lecture de pontifes déclarant tel compositeur « trop petit », ou « pas assez profond ». Et j'aime mieux une jolie musique, naïvement faite, que n'importe quel faux sublime, même réputé. J'accorde que souvent la musique légère, est de qualité inférieure, trop souvent ! Mais il y en a de vivantes, bien faites, et sans vulgarité. Le goût consiste à les distinguer des autres, à ne pas craindre de les aimer.

D'ailleurs, le goût se forme peu à peu. Parfois on brûle ce qu'on adorait. C'est qu'alors, en général, vous aviez enrichi une musique pauvre et banale, de tout ce que lui apportait votre imagination, dans un élan de sympathie.

Un dernier conseil. Ne jugez que musicalement et non par des « à côtés » : que d'œuvres entrent du succès, non par leur valeur, mais à cause des interprètes, ou du sujet, ou de la publicité ! Je voudrais surtout que n'interviennent jamais des questions de personnes, ni de politique, ni de sujets traités. Autrefois, les abonnés de l'Opéra boycottèrent *Messidor*, parce que la pièce leur paraissait socialiste, et que Bruneau, le musicien, comme le librettiste Zola, était dreyfusard. Ostracisme absurde autant qu'odieux. *Messidor*, d'ailleurs, contenait de fort belles pages. Souhaitons que notre siècle ne voie plus d'étritesse pareille.

Charles KOEHLIN.

INFORMATIONS